

# En champs

Autor(en): **Schüler, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **46 (1908)**

Heft 45

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-205437>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1<sup>er</sup> étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),  
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement  
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,  
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,  
et dans ses agences.

ABONNEMENT: Suisse, un an, Fr. 4 50;  
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES: Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.  
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## TROIS MOIS GRATUITS

Les personnes qui prendront un abonnement nouveau pour l'année 1909, 4 fr. 50 seulement ! recevront gratuitement le « Conteur vaudois » durant le 4<sup>me</sup> trimestre 1908 (soit du 1<sup>er</sup> octobre au 31 décembre).

### LA PREMIÈRE ÉTAPE

QUATRE étapes divisent le chemin de la vie, a dit feu M. de la Palisse. Ces étapes sont : l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse. Il n'est pas accordé à chacun de les parcourir toutes.

Dieu a donné la vie à l'homme, en lui laissant, dans une certaine mesure, la latitude de l'organiser à sa guise. Bien peu jusqu'ici ont justifié cette marque de confiance. Les bœufs sans nombre des humains qui ont passé sur la terre depuis sa création, se greffant les uns sur les autres, ont eu pour résultat de nous faire une vie absolument contraire à l'ordre naturel, une vie très illogique, dure à beaucoup et ne répondant pleinement aux désirs de personne, une vie, enfin, des plus grotesques, quand on veut bien la considérer d'un peu haut. Que les gens qui montent en ballon doivent nous trouver petits, petits, et combien il doit leur en coûter de redescendre !

Fort heureusement, il est une part de la vie sur laquelle l'homme n'a aucune prise, dont il ne peut, au gré de ses caprices ou de ses ambitions, modifier le cours. C'est la meilleure. Elle nous compense un peu des ennuis de l'autre.

Etant donnée l'existence que les hommes ont faite, l'enfance en est la période la plus agréable. On y est heureux, sans savoir comment ni pourquoi.

Enfant, on prend la vie comme elle est et les hommes comme ils sont, ne supposant pas qu'ils auraient pu être autrement. Les parents pensent, agissent, travaillent pour nous. De soucis, aucun. Des mécomptes, quelques-uns et point du tout sérieux : pas assez de confiture sur sa tartine ou de sucre dans son lait. Ou encore, dépit de devoir s'aller coucher au déclin du jour, comme les poules. Mais aussi, quelle revanche, le matin, de s'éveiller avec la nature, au chant du coq et, comme lui, de sonner le boute-selle bien avant l'heure où les grandes personnes, noctambules incorrigibles, sont disposées à ouvrir aux feux du jour leurs paupières alourdies.

Papa, maman, debout ! bébé appelle. Là-bas, tout là-bas, à travers les rideaux, il voit un gros joujou rond, éblouissant, qui semble sortir de la montagne et lui faire signe. Il le veut. Il le lui faut. Donnez le soleil à bébé.

Bébé a faim, il a soif ; tous les besoins auxquels nous asservit l'humaine nature l'assailent à la fois. Papa, maman, debout ! S. M. Bébé n'aime ni ne sait attendre.

\*

C'est le temps où, bien à tort, on brûle d'im-

patience d'être de « grandes personnes ». Alors, pour tromper l'attente, on se plaît à imiter leurs façons.

Juché sur une chaise ou sur une table, on clame, avec de grands éclats de voix et en gesticulant comme un moulin à vent, d'interminables harangues, auxquelles personne ne comprend mot. Et, la tête haute, le ventre en avant, avec l'air important qui sied en telle occurrence, on déclare, sans rire, « qu'on est du Grand Conseil ou du Conseil communal ! »

Ou bien, le chef surmonté d'un bicorne en papier, flanqué d'une aigrette ou d'un panache, on parcourt le logis en frappant du pied, en roulant de gros yeux, en sacrant, en jurant, tandis que le tisonnier qu'on a passé en guise d'épée à sa ceinture, rebondissant sur les dalles du vestibule, fait un bruit d'enfer. Collé au mur, immobile, un manche à balai dans les mains, votre tout petit frère, simple « pioupiou », qui ne comprend pas, vous regarde en souriant avec malice.

« On est major ou colonel ! »

Ou bien encore, fillette, sanglée à ne pouvoir souffler dans le porte-manteau paternel et coiffée de la « feuille à gâteau », on se promène en minaudant d'une chambre à l'autre, avec des miracles d'équilibre, pour ne pas laisser choir sa coiffure, et de comiques efforts pour mouvoir ses jambes dans le fourreau qui les étirent. Puis on fait la rencontre de sa petite sœur ou de sa petite amie. On se touche le bout des doigts, comme pour se serrer la main, et le « papotage » commence. « Ma chère » par ci, « ma chère » par là. On se plaint de son mari, de ses enfants. On dit beaucoup de mal de Mme X. et peu de bien de Mme Z. On peste après la dureté des temps, qui vous prive d'une robe nouvelle ou d'une plume de plus à votre chapeau.

« On est des grandes dames à la mode ! »

Ou bien aussi, dans des cornets collés jusqu'à moitié de leur hauteur, on débite à ses petites amies, contré des piécettes jaunes ou blanches — les boutons ne sont plus de mode — de la poudre de chocolat à laquelle, en cachette, on mélange force poudre de cannelle. Puis, avec son plus gracieux sourire, on tend le cornet à la cliente : « Voici, madame ; c'est de toute première qualité, garanti pur ; et j'ai fait bonne mesure ».

C'est le jeu de la « petite marchande ».

\*

O, enfance ! âge heureux où l'ignorance de la vie vous permet toutes les licences ; âge où tout ce que l'on fait provoque l'amusement sinon l'admiration de ceux qui nous entourent ; âge où, à peine échappé des bras de la bonne nature, on est encore tout imprégné de sa sincérité et de sa simplicité, où rien encore en nous n'est dévié, où l'on voit juste et bien, où l'on dit sans restriction, sans souci, ce que l'on pense, ce que l'on veut ; âge qu'escortent l'amour sans pareil des mères, l'indulgence et le pardon de tous, pourquoi donc sommes-nous toujours si pressés de te quitter ? J. M.

## EN CHAMPS

### CROQUIS RUSTIQUE

On est au temps exquis des premières semailles ;  
Les paysans matineux, sur les sillons ouverts,  
Jettent le grain fécond, pendant que leurs marmailles  
Vont paître les troupeaux sur les prés encor verts.

Engoncés dans la laine et couverts de leurs blouses,  
Les gamins ont donné le signal du départ ;  
Ils suivent le chemin tout parsemé de bouses.  
Sous le soleil qui cherche à crever le brouillard.

Les uns ont des troupeaux d'un grand nombre de [bêtes :  
Conscients de leur bien, ils marchent, orgueilleux,  
Brandissant leur gourdin et criant à tue-tête,  
Pour mieux faire avancer leur butin devant eux.

D'autres petits troupeaux n'ont que deux ou trois [vaches,  
Qui sur un menu champ vont paître et renifer,  
Tandis que leur berger feint d'apprendre ses tâches,  
Et rêve d'être grand et de savoir siffler.

Octobre 1908.

Henri SCHÜLER.

## LE PENSIONNAIRE DES PROFIT

UN nouveau roman de M. Benjamin Vallotton vient de paraître chez MM. Rouge et Cie, libraires-éditeurs, à Lausanne. Il est intitulé *La famille Profit*. C'est l'histoire d'un maître d'arithmétique, de sa bonne petite femme et de leurs six rejetons, histoire qui est sans doute une fidèle image de l'existence que mènent nombre de ménages citadins. Bien que Gustave Profit le père se tue de leçons, bien qu'Adèle Profit la mère fasse des prodiges d'économies, ils n'arrivent pas à nouer les deux bouts. Alors, comme tant d'autres, ils transforment le nid familial en une banale « pension-famille ». La vie de ces braves gens au milieu de leurs pensionnaires a inspiré à l'auteur des pages tantôt gaies, tantôt émuees, d'une inspiration constamment saine, sans rien d'alambiqué, pleines de tableaux d'un relief énergique, pleines de ces traits qui semblent avoir été photographiés, tant ils sont justes et tant les personnages sont parlants. On retrouve donc dans *La famille Profit* toutes les qualités auxquelles les précédents romans de M. B. Vallotton doivent leur grand succès, avec, en plus, une aisance de style et une habileté de composition qui sont la marque d'un talent tout à fait mûr. Mais, mieux que tout ce que nous pourrions dire, les passages suivants donneront aux lecteurs du *Conteur* une idée exacte de *La famille Profit*. V. F.

Il était énorme, gigantesque, le pensionnaire, à tel point que les pièces où il se tenait paraissaient soudain plus petites de moitié. Il était aussi toujours transpirant et toujours vêtu d'habits blancs, la taille serrée dans une large ceinture. Plus tard, racontait-il, il serait diplomate. Pour l'instant il lisait avec ennui des romans à couverture jaune, qu'il oubliait sur toutes les tables, au grand désespoir de Mme Profit, qui avait interdit à ses filles, sous les peines les plus graves, de les feuilleter.

Seule, Rose enfreignit cette défense en cachette, sans penser à mal. Elle ne comprit pas grand-chose, du reste, aux quelques pages qu'elle lut.